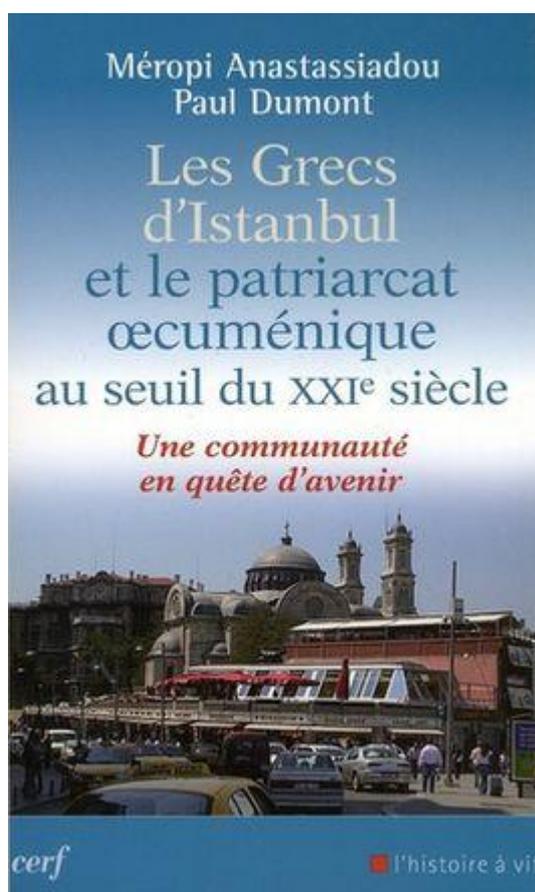


## Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du XXI<sup>e</sup>, une communauté en quête d'avenir (Méropi Anastassiadou et Paul Dumont)

Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du XXI<sup>e</sup>, une communauté en quête d'avenir, Méropi Anastassiadou et Paul Dumont, Editions du cerf, 2011, 311 p.



Souvent présentée comme une des dernières reliques d'une ville au cosmopolitisme disparu, la population grecque d'Istanbul ne semble plus être aujourd'hui qu'une communauté fantôme qui, bien que visible par l'importance architecturale de ses édifices religieux et scolaires, ne joue plus qu'un rôle mineur dans la vie stambouliote contemporaine. « *Quel avenir [donc] pour la communauté grecque d'Istanbul ?* » (p. 261). On est en droit de se poser la question à la vue de sa saignée démographique. Proche des 160 000 habitants au début du XX<sup>e</sup>, elle ne représente plus aujourd'hui qu'un contingent de 2 à 4 000 habitants au futur de jour en jour plus incertain. C'est donc peu dire que l'étude de Méropi Anastassiadou et Paul Dumont vient à point nommé pour faire un état des lieux de la situation d'une communauté qui voit ses effectifs se réduire comme peau de chagrin.

Mais de qui parle-t-on ? Qui sont ces « Rums [1] » présents depuis plusieurs siècles dans l'ancienne Constantinople, maintenus à Istanbul en vertu du traité de Lausanne (1926) (tout comme l'a été, en Grèce, la communauté turque de Thrace) mais devenus au fil du temps

absents des statistiques officielles ? Comment les définit-on et comment se définissent-ils eux-mêmes ? Un certain flou demeure en effet quant à la définition des populations grecques d'Istanbul. Choisit-on de mettre en avant le facteur ethnique ou le facteur religieux ? Parle-t-on alors des populations parlant le grec et continuant à défendre une identité grecque orthodoxe mais citoyens de la République de Turquie ? Des Hellènes résidant sur le territoire national turc ? Des populations de rite orthodoxe mais arabophones originaires de la région d'Antioche ? La question n'est pas facile à trancher et les débats subsistent. Les faibles effectifs ne sont pas synonymes de communauté homogène, bien au contraire. Pratique religieuse unificatrice, le rite orthodoxe ne gomme pas pour autant les différences culturelles et ne suffit pas à rassembler. La définition d'une identité commune ne relève alors plus d'un simple débat scientifique ; c'est d'elle que dépend le futur de la communauté.

Quels que soient les tensions et les problèmes actuels, l'importance de la communauté grecque orthodoxe ne peut se démentir en Turquie, mais aussi à l'étranger. Berceau du monde orthodoxe pour les uns, noyau historique de la *grécité* pour les autres, la *romiosyni* [2] d'Istanbul continue d'occuper une place centrale dans la géographie mondiale de l'orthodoxie. Paysage religieux d'une part, mais aussi paysage urbain. Il n'est en effet que de se promener à Istanbul pour découvrir au détour d'une rue une église, une école, un cimetière ou d'autres signes concrets de la présence grecque et comprendre une importance aujourd'hui déchu. Où sont donc passés ces dizaines de milliers de Grecs qui représentaient voilà plus d'un siècle près de 20 % de la population d'Istanbul ? Comment expliquer ces vestiges architecturaux aujourd'hui désertés quand ils n'ont pas été tout simplement fermés ? Les politiques successives de purification ethnique de la République turque à l'encontre de la communauté grecque (instauration d'un impôt sur la fortune pour les non-musulmans en 1942, expulsion de milliers de Grecs en 1964 après les troubles à Chypre), mais aussi l'arrivée massive de ruraux du fait de l'exode rural expliquent la disparition progressive des *Rums* d'Istanbul. Devant ce statut nouveau de citoyens de seconde classe, la majorité des Grecs d'Istanbul a alors préféré retourné en Grèce.

C'est à partir de ce constat d'échec que les deux auteurs tentent de saisir une situation devenue préoccupante au fil des ans. Trois aspects de la vie communautaire guident leur réflexion : le système scolaire, le rôle du patriarcat orthodoxe, la question architecturale.

Leur choix de se pencher sur les évolutions du paysage scolaire grec stambouliote dépasse la simple question didactique et apparaît à la fois métonymique des transformations démographiques qu'a connues l'ancienne capitale ottomane et des relations que les autorités d'une communauté toujours plus minoritaire entretiennent avec l'Etat turc. La chute du nombre d'élèves place en effet les dirigeants de la *romiosyni* devant un dilemme nouveau : fermer les établissements et donc abandonner le travail de transmission identitaire, ou trouver des compromis permanents (enseignement en turc et en grec, acceptation d'élèves arabophones mais de confession orthodoxe, ...). Face aux impératifs contemporains, la voie semble pour le moment trouvée : « *prendre l'initiative de mettre un cadenas à toutes les écoles et de n'en garder qu'une seule est synonyme, à leurs yeux, de démission, voire de désertion : ils sont là pour préserver et non pas pour brader* » (p. 88). Alors que des cas particuliers cristallisent l'attention et le mécontentement (ainsi de l'interdiction d'ouverture de l'école théologique de Halki), c'est pourtant bien la question générale de la survie de la communauté grecque qui se pose.

D'autre part, parler de la communauté grecque d'Istanbul, c'est, bien entendu, aborder la question du rôle du patriarcat orthodoxe. Entre valeurs universelles et pragmatisme (géo)politique, volonté de préservation d'une identité « locale » et recherche de leadership religieux dans le monde orthodoxe, le patriarcat d'Istanbul et son représentant Bartholomaios Ier sont en balancement constant. L'affirmation d'un patriarcat cuménique se trouve dans le même temps en butte au gouvernement turc, mais aussi à l'Eglise de Grèce. Tout est ici

question de souveraineté. Le gouvernement turc, fidèle aux principes républicains, aimerait avoir la mainmise sur le patriarcat orthodoxe d'Istanbul ; l'Eglise de Grèce et le patriarcat s'empoignent quant à eux sur la délimitation géographique de leurs territoires d'influence. Une question communautaire qui dépasse donc la simple échelle urbaine.

Pourtant, si le patriarcat est au centre d'un jeu géopolitique international, il constitue dans le même temps une institution refuge pour une communauté qui voit, parallèlement à ses effectifs, son identité s'effriter. Dans ces conditions, l'orthodoxie devient un de ses principaux repères identitaires. « *Rythmant sa vie, la fête et les cérémonies religieuses constituent non seulement des occasions de sociabilité, mais aussi des moments forts de l'affirmation identitaire* » (p. 159). Associations philanthropiques, presse spécialisée, soupes populaires, institutions de bienfaisance, le tissu communautaire continue à vivre, fait même preuve d'un dynamisme étonnant en regard des effectifs faméliques. Pourtant, comme le rappelle les auteurs, « *il faut bien se rendre à l'évidence : messes, cérémonies patriarcales, activités de bienfaisance permettent certes la préservation du patrimoine identitaire ; mais la vraie vie, celle de tous les jours, se déroule, pour l'essentiel, à l'extérieur de la communauté* » (p. 185). Les deux auteurs, malgré l'empathie certaine manifestée à l'égard de leur sujet d'étude, parviennent pourtant à ne pas tomber dans une facilité et un misérabilisme qui aurait pu nuire à l'intérêt de leur démonstration. C'est finalement un tableau qu'ils veulent optimiste qui se dessine au fil des pages. La (re)naissance de relations « cordiales » entre Istanbul et Athènes, l'arrivée progressives d'entreprises grecques en Turquie, les mobilités et l'intérêt accru d'étudiants grecs pour le voisin turc, bien que pour le moment balbutiantes, donnent aux défenseurs de la communauté rum quelques raisons de croire à l'amélioration future de leur situation.

A la fois étude scientifique et témoignage sensible, l'ouvrage de Méropi Anastassiadou et Paul Dumont se détache de par son humanité des études habituelles. C'est le (dernier ?) souffle de vie de la poignée de Rum. Les biographies des grandes figures de la communauté, des directeurs des écoles du *Zografeion* et du *Zappeion* à certains membres du patriarcat en passant par certains journalistes retranscrivent le (dernier ?) souffle de vie d'une communauté luttant contre sa propre disparition. Pourtant, en filigrane, le sort de la communauté grecque d'Istanbul dépasse la simple dimension monographique ; elle devient un exemple parmi d'autres des questions et des contradictions que la Turquie entretient avec son passé.

Pierre Raffard

[1] Le terme « Rum », pourtant utilisé dans le Coran pour désigner les chrétiens, renvoie ici aux membres de la communauté grecque orthodoxe de Turquie.

[2] Le terme *romyosini*, bien que dépassant le strict cadre territorial turc pour désigné la Grécité dans son ensemble, est pourtant souvent employé pour nommer la communauté grecque orthodoxe d'Istanbul.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).